

té. Cette réponse respirait le sentiment d'une union à laquelle semblait attachée la prospérité des deux nations.

La paix était dans la lettre de François II, mais la guerre resta dans son cabinet. Napoléon quitta la capitale de la Bavière le 23, et le 26, arriva à Fontainebleau. Tandis qu'il revenait triomphant dans ses États, Frédéric-Guillaume, après trois ans d'absence, reprenait le 20 novembre, à Berlin, le faible trône que le traité de Tilsitt lui avait laissé.

CHAPITRE XXXIV

1810-1811

Divorce de Napoléon. — Son mariage avec Marie-Louise, archiduchesse d'Autriche — Paix de la Suède avec la France.

Réunion de la Hollande à l'Empire. — Le prince de Ponte Corvo appelé au trône de Suède. — Naissance du roi de Rome. — Continuation de la guerre d'Espagne.

Les années 1810 et 1811 forment l'époque la plus glorieuse du règne de Napoléon. Alors nos frontières s'étendaient des bouches de l'Elbe aux défilés de Terracine. Rome était devenue la seconde ville de l'empire. Tout les souverains de l'Europe jadis coalisés, s'honoraient de notre alliance. L'Angleterre seule, cette rivale éternelle de la grandeur de la France, conservait des sentiments d'inimitié, mais le blocus continental, rigoureusement observé, atteignait son commerce et rendait pour elle l'avenir menaçant.

Ce temps de prospérité inouïe dans les fastes d'une nation fut marqué dans la vie de Napoléon par l'un des événements qui avaient le plus intéressé ses affections domestiques, le divorce avec Joséphine et son second mariage avec une archiduchesse d'Autriche. La tentative criminelle de Stabs avait ramené la pensée de l'Empereur sur ce qui arriverait à la France dans le cas où la mort viendrait à le frapper avant qu'il eût laissé un héritier de son sang qui pût continuer son ouvrage. Il avait toujours ardemment désiré un fils.

La raison d'État parla plus haut que les affections du cœur, et il se résolut à un divorce auquel Joséphine se soumit généreusement.

Le divorce de Napoléon mit en émoi toutes les cours de l'Europe. Après avoir pensé à prendre pour épouse une princesse de Saxe, son choix s'arrêta sur une princesse russe. Alexandre parut flatté du désir de Napoléon ; mais il demanda du temps à cause de l'extrême jeunesse de la grande-duchesse Anne sa sœur, à laquelle Napoléon avait pensé. L'empereur ne crut pas que la politique, qui seule réglait sa conduite dans cette importante question, lui permit d'attendre.

Le 3 mars, le prince de Neufchâtel, chargé de demander la main de l'archiduchesse Marie-Louise, arriva à Vienne ; François II agréa avec empressement la proposition qui lui fut faite de donner sa fille à l'empereur Napoléon. Le 11, le prince de Neufchâtel épousa solennellement, au nom de son souverain, la fille de l'empereur François. Deux jours après, cette princesse quitta Vienne, accompagnée de plus de trois cents personnes, parmi lesquelles on comptait plusieurs dignitaires de l'empire d'Autriche, douze dames du palais, douze chambellans, etc.

Une vaste baraque, divisée en trois salons, l'un regardant l'Autriche, l'autre la France, et celui du milieu déclaré neutre, avait été construite avec promptitude et une magnificence extraordinaires entre Braunau et Altheim. La reine de Naples, entourée d'une suite nombreuse, avait été envoyée par Napoléon pour recevoir la princesse des mains de sa famille. La remise se fit en présence des deux cours, avec une pompe dont Napoléon lui-même avait pris le soin de dicter le cérémonial. Tout ce qui renfermait la corbeille était un véritable miracle de cette industrie parisienne qui, sous le nom de modes constitue l'empire de la domination française dans le monde entier.

Après la cérémonie, Marie-Louise partit pour Braunau, où elle prit le titre d'Impératrice des Français, et ne vit plus autour d'elle que la maison que Napoléon lui avait formée. La princesse trouva sur la route, à chaque coucher, une lettre de son époux. Le 29, elle se mit en route pour Compiègne, où résidait l'Empereur, entouré des princes de la famille impériale et de la cour la plus brillante. Napoléon s'était aussi occupé d'un cérémonial pour l'entrevue, fixée par lui au lendemain. Mais cette fois, l'étiquette céda à son impatience, et le législateur passa par-dessus sa propre loi. Au lieu d'attendre le jour suivant et de se rencontrer avec l'Impératrice

dans la tente du milieu, où la princesse devait s'incliner pour se mettre à genoux, et l'Empereur la relever, l'embrasser et s'asseoir à côté d'elle, Napoléon sortit furtivement du palais, accompagné du roi de Naples, dans une simple calèche sans livrée. Vêtu de la redingote grise de Wagram, il se plaça en embuscade, à cause de la pluie, sous le porche d'une petite église, au delà de Soissons, dans le village de Courcelles ; l'Impératrice devait y relayer.

Aussitôt qu'elle arriva, il monta brusquement dans la voiture.

Ce fut ainsi que se passa l'entrevue de Compiègne, que on appela la surprise de Courcelles. Le 30, toute la cour se réunit à Saint-Cloud pour la célébration du mariage civil. Le mariage fut prononcé par l'archichancelier ; le soir, on donna sur le théâtre de la cour "Iphigénie en Aulide," devant celui qui alors était le roi des rois.

Le 31, l'Empereur et l'Impératrice firent leur entrée solennelle dans la capitale, au milieu d'un concours immense de peuple. Ils reçurent la bénédiction nuptiale du grand aumônier de France, le cardinal Fesch. On déploya dans cette occasion la plus grande magnificence. On avait disposé en chapelle une salle de la galerie du Louvre, avec des tribunes pour les rois, les autres souverains et les ambassadeurs. Toute la famille impériale entourait l'Empereur et l'Impératrice dans cette brillante solennité, qui eut aussi pour témoins les membres du sacré collège : quelques cardinaux seulement voulurent soutenir les droits du sacre pontifical, s'abstinrent de paraître, et furent éloignés. Tous les corps de l'État toutes les dignités civiles et militaires, enfin tout ce que la cour de France et les cours étrangères pouvaient offrir de plus distingué, se trouvaient réunie, au nombre de huit mille personnes, dans la grande galerie. Pendant toute la journée, la cour et la ville furent dans l'ivresse d'une fête générale.

Cependant le souvenir fatal du mariage de l'archiduchesse Marie-Antoinette attristait involontairement la pensée, et quelques mois plus tard, l'incendie qui embrasa tout à coup la maison où le prince de Schwartzemberg donnait un bal à la fille de son souverain, renouvela cruellement ce souvenir. L'impératrice courut quelque danger, dont Napoléon la préserva. Une belle-sœur de l'ambassadeur périt, ainsi que quelques autres personnes. Un grand nombre reçurent des blessures graves. Les témoins du mariage de Louis XVI avaient prédit une issue funeste à la nouvelle alliance avec la maison d'Autriche ; leur prophétie ne s'accomplit que trop bien.